William T. Vollmann

LE GRAND PARTOUT

récit traduit de l'américain
par Clément Baude

ACTES SUD

Ce livre est dédié à Steve Jones, qui n'a jamais prétendu que nous étions des hobos, ni lui ni moi, et qui a ainsi inventé le mot fauxbeaux*, qui a fêté ses cinquante ans en chevauchant les rails avec moi, qui chevauchait les rails avec moi quand j'ai fêté mes quarante-sept ans, qui ne m'a jamais fait culpabiliser quand je disais que tel ou tel train allait trop vite pour moi, et qui reste le chrétien le plus admirable qui m'ait jamais offert un cigare, qui ait jamais bu mon alcool ou qui ait jamais hurlé* "Fuck !" *dans la nuit parfumée au diesel.*

Ils annoncèrent qu'ils préféreraient être un hors-la-loi pendant un an dans la forêt de Sherwood que président des Etats-Unis à jamais.

MARK TWAIN,
Les Aventures de Tom Sawyer (1876).

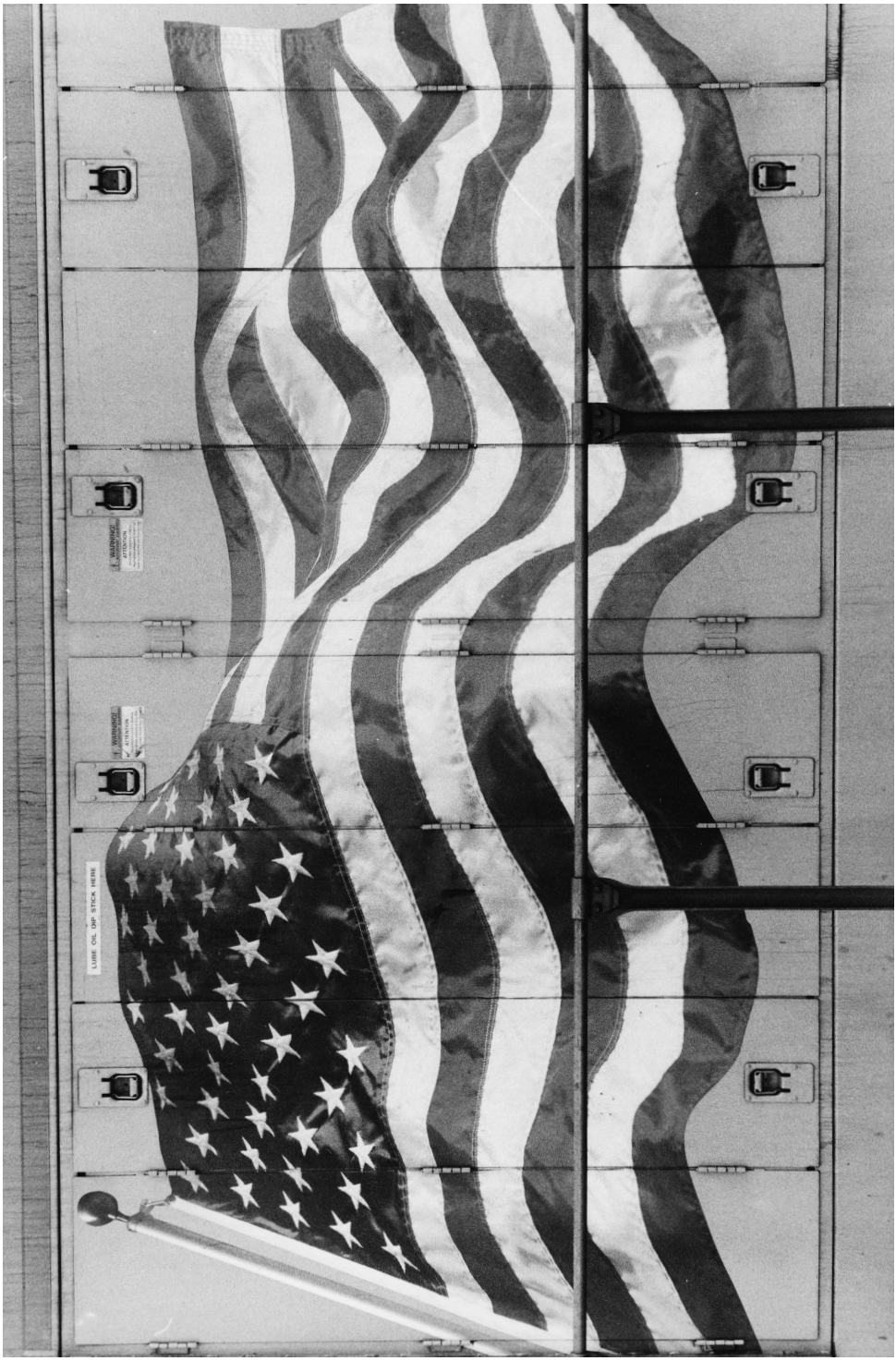
AVERTISSEMENT LÉGAL

Je ne me suis jamais fait arrêter dans un train de marchandises. Disons donc que je n'ai jamais commis la moindre violation de propriété. Les histoires racontées dans ce livre sont des on-dit, et les photographies sont en réalité des dessins faits au crayon gris. Les individus qui y sont dépeints ne sont pas plus réels que je ne le suis. Qui plus est, la resquille peut vous blesser ou vous tuer. Enfin, tenez-vous pour informés que les activités décrites dans ce livre sont criminellement américaines.

AVERTISSEMENT CHRONOLOGIQUE

Quand ce livre a été écrit, la politique du pays était extrémiste. Ces circonstances particulières ont façonné ma vision de la resquille par bien des aspects, décrits plus loin. Par conséquent, j'ai laissé toutes les références à l'administration de l'époque au présent de l'indicatif. Comme diraient les Russes : *celui qui a des oreilles entendra.*

W. T. V.,
2005-2006.


LUBE OIL DIP STICK HERE
WARNING
ATTENTION
WARNING
ATTENTION

I

UN BREF ESSAI SUR LES TRAINS DE MARCHANDISES

1

JE SUIS LE FILS de mon père. Récemment, à Noël, dans la boulangerie qui non seulement est la meilleure de la ville mais n'oublie jamais qu'elle l'est, alors que nous faisions la queue pour récupérer notre tarte, mon père se mit à côté de moi pour discuter. Sur ce, une des plus hautes sommités pâtissières, qui se fait un devoir de remettre la clientèle à sa place même aux périodes de l'année où celle-ci n'a rien d'envahissant, lui ordonna : "*Monsieur*, merci d'arrêter de bloquer la queue *immédiatement* !" Mon père se tourna vers moi et me dit tranquillement : "Dès que tu leur donnes un peu de pouvoir, les gens deviennent des nazis, tu ne trouves pas ?"

Mon père a grandi à une époque où être américain – américain et blanc, du moins – signifiait être soi-même. Par certains aspects, sa génération était plus inculte, complaisante, égocentrique et provinciale que la mienne. Pour le pire et pour le meilleur, cette génération-là croyait au progrès, c'est-à-dire qu'elle était aussi plus sûre d'elle, plus autonome et donc moins corrompue par la flagornerie – plus *américaine*, au meilleur sens du terme. L'époque de mon grand-père devait certainement être encore plus individualiste. A coups de "Grand Dieu !" et de "Bon sang de bois !", mon grand-père donnait son point de vue sans grand souci du qu'en-dira-t-on. "Franchement je ne sais pas, Bill", me dit-il un jour que nous visitions une exposition sur l'histoire du vote des femmes. "Peut-être qu'on n'aurait jamais dû accorder le droit de vote aux femmes. Qu'est-ce que tu en penses ?" Ce qui lui valut les regards haineux et indignés de toutes les dames présentes. L'esprit de contradiction est-il synonyme de liberté de pensée ? Je préfère encore l'outrecuidance corrosive et souvent assommante de mon grand-père à la moutonnerie tout aussi butée de mes voisins. Mais

dois-je pour autant le considérer comme un non-conformiste ? Un jour, il m'avoua que si j'avais été son fils, il m'aurait fait passer le goût de l'originalité par la manière forte. Pour lui, l'Amérique ne pouvait pas être dans l'erreur ; j'en veux pour preuve une de ses grandes sorties : "Tu sais ce qui me fout en rogne ? Tous ces révoltés qui se plaignent que les flics bafouent leurs *droits* ! Ils n'ont pas compris ? Dès qu'il y a une émeute, ces petits merdeux n'ont aucun droit !" Quant à mon père, son époque aura consacré le triomphe de l'Homme de l'Organisation, du salarié dévoué corps et âme au système. Il respectait les règles, les hiérarchies et les méthodes technocratiques plus qu'il ne le croyait ; seulement il avait la chance d'être assez brillant pour édicter certaines des règles en question. Comme je lui demandais un jour pourquoi il mettait un costume chaque jour ouvrable, il me répondit que tout homme choisit les combats qu'il mène et que les siens allaient bien au-delà des questions de protocole vestimentaire. Il avait raison. Lorsque je dois rencontrer une personnalité importante au Japon, je mets mon costume. Sans doute mon père aime-t-il mieux ses costumes que moi, les miens. Quoi qu'il en soit, fort de ses costumes, il regardait les directeurs d'usine droit dans les yeux et leur expliquait précisément en quoi ils étaient en train de merder. "Vous n'avez pas été un peu trop dur avec ces types ?" lui avait un jour demandé un vice-président d'université – un hommage que mon père rapportait avec jubilation. Il enseignait à ses étudiants avec une impartialité exemplaire et, de toute sa longue carrière, n'a jamais manqué un seul cours. Il travaillait dur, menait la vie qu'il avait choisie et énonçait ses pensées avec précision. Sur son bureau trônait un presse-papier où était gravée sa devise favorite : LE BARATIN EST L'ENNEMI DE LA SAGESSE.

Je suis le fils de mon père, c'est-à-dire que je ne suis pas tout à fait mon père. Par certains côtés je suis plus timide que lui, par d'autres plus radical et téméraire. Mon père pense que les drogues devraient être légalisées, contrôlées et taxées. Moi aussi. Mon père n'a jamais pris de substance illicite et n'en prendra jamais. Je n'ai pas hésité à commettre tous les crimes inoffensifs possibles et imaginables. Mon père refuse catégoriquement de savoir de quels méfaits je me suis rendu coupable, et avec qui.

Je fréquente toujours la boulangerie honnie de mon père, et la femme qui lui intimait de rejoindre la queue me salue d'un hochement de tête. Mon père n'y remettra jamais les pieds. Peut-être que si j'étais davantage son fils, je cesserais moi aussi d'y aller. Mais je suis moins orgueilleux que lui, plus docile – ou plus indifférent, peut-être.

Je travaille dur, je gagne de l'argent, pas autant que mon père, mais assez pour m'en sortir. Je dis ce que je pense et suis parfois

payé de retour plus généreusement que mon grand-père, sous la forme de menaces de mort, par exemple. Jusqu'à présent, je n'ai jamais rendu un mémoire, une critique ou un manuscrit en retard. Je souscris avec conviction à cet exercice absurde qu'est le vote, je n'ai toujours pas reçu d'amende ne fût-ce que pour avoir traversé la rue hors des clous, et, contrairement à mon père, dont je critique la position, je refuse de me soustraire à mon devoir de juré ; en général, le jury se charge lui-même de me dégager.

Mon père déteste les religions institutionnelles, sans doute parce qu'il hait le Dieu qui a tué sa petite fille en 1968. Je trouve les religions diversement intrigantes. Mon père aime les belles voitures et se laisse emballer par le dernier gadget à la mode. J'apprécie les rares engins mécaniques suffisamment simples pour que je puisse les comprendre, par exemple les pistolets semi-automatiques. Dans sa jeunesse, mon père chassait ; il tire encore de temps en temps au pistolet avec moi, mais il est devenu hostile au port des armes à feu pour les civils, ce qui me déçoit. Il a voté républicain pratiquement toute sa vie, mais lui et moi sommes parfaitement d'accord pour vouer l'actuel président* aux gémonies.

Mon père vit en Europe depuis de longues années et je ne suis pas sûr qu'il se rende compte à quel point son pays a changé. Les gens n'osent plus répondre comme il le faisait.

Avec l'âge, je me sens de plus en plus en colère. Incontestablement le changement lui-même, sans compter la déchéance physique et les inévitables petits drames nés des espoirs déçus, ne pouvait manquer de susciter de la rancœur ; sauf que, enfant, j'étais un petit écolier passif, habitué à retourner bien sagement mes pulsions négatives contre moi-même. Aujourd'hui, je contemple cette Amérique toujours moins américaine qui est la mienne, et j'enrage.

La plupart de ces évolutions partent d'un bon sentiment. Les enfants doivent attacher leur ceinture dans les cars scolaires – d'ailleurs je n'ai pas intérêt à engager une conversation avec un enfant que je ne connais pas, au cas où les parents me prendraient pour un pédophile. Dans le même ordre d'idées, qu'un lycéen couche avec sa prof, la mette enceinte, et la voilà directement envoyée en prison ! Les annonces concernant la sécurité à bord des avions sont non seulement de plus en plus longues, mais toujours plus retentissantes et péremptoires. (Rousseau, 1754 : *Il en est ainsi de l'homme… en devenant sociable et esclave, il devient faible, craintif, rampant… sa manière de vivre molle et efféminée achève d'énerver à la fois sa force et son courage.)* Ma ville vient de décider par un

* Au moment de l'écriture de ce texte, G. W. Bush est président des Etats-Unis. *(N.d.T.)*

arrêté que seront confisquées les voitures des hommes ayant ramassé des prostituées. Je suis donc obligé de marcher. Dès que je prends une chambre dans un motel avec ma compagne d'un soir, le réceptionniste exige une carte d'identité, et beaucoup d'établissements refusent de traiter avec moi au motif que je n'ai pas de carte de crédit. Pour une chambre à quarante dollars, un acompte de deux cents, voire de cinq cents dollars, n'arrivera même pas à les convaincre de prendre un risque avec moi. Les rares qui acceptent insistent pour faire une photocopie de mes papiers. Si je dois quitter le pays avec une grosse somme d'argent liquide sur moi, je suis tenu de la déclarer. Qu'est-ce que *je ne dois pas* déclarer ? Et qu'advient-il des renseignements que je fournis avec tant d'obligeance ?

Année après année, ces bons vieux Allemands envahissent mon espace vital. A ce jour, j'ai été interrogé par le FBI à deux reprises, et un nombre incalculable de fois par les fonctionnaires des douanes et de l'immigration américaines. Les agents du FBI se sont toujours montrés courtois, même si je n'irai pas jusqu'à les qualifier de chaleureux. Leurs collègues des autres forces de l'ordre m'ont parfois brimé, insulté et placé en garde à vue. J'ai été un temps avec une femme qui me suppliait de *jouer un peu le jeu*. Je me faisais du mal, disait-elle. Et pourtant, dans mon esprit, c'étaient eux qui me faisaient du mal.

Je suis le fils de mon père. Je les regarde droit dans les yeux. Un jour, une brute des douanes, après avoir brandi bien haut mes caleçons, au grand bonheur des gens qui faisaient la queue derrière moi, s'amusa à sortir tous les objets soigneusement emballés qui se trouvaient dans ma valise, déchira les paquets-cadeaux, approcha son visage du mien et me dit : "Vous savez quoi ? Je suis juste en train de m'échauffer.

— Oh, monsieur l'agent, lui répondis-je, si seulement je vous avais gardé quelques-unes de ces *jolies petites pilules vertes*. Vous savez, ces *petites pilules vertes qui rendent joyeux*." Le tout sans cesser de sourire et de regarder cette ordure bien en face.

Je suis au regret de le dire, mais aujourd'hui mon père pense que je devrais me calmer. (Je vous ai expliqué que nous partagions une haine commune pour le Président. Sauf que moi j'aimerais voir le Président jeté en prison.) Il se peut que je sois un citoyen hargneux et renfrogné, et je devrais peut-être un petit peu *jouer le jeu*. Pourtant c'est bien ce que je fais ! Quand je ramasse des prostituées, j'emprunte la voiture de quelqu'un d'autre.